

Jocelyne Bernard (psychologue et psychanalyste)

Le délire éradiqué

© Christian Sabas - photo B. Monceau

Que faire de la parole délirante dans une société où la psychiatrie est sommée de se plier à la socio-modernité ambiante ?

Dans le tremblement de l'individu, l'angoisse secrète est indélogeable. Devant l'abîme de ce qui cause le désir, tout un chacun s'en débrouille. Les uns s'accrochent aux métaphores de la Raison, les autres, possédés par le délire, inventent au prix fort de la folie des échafaudages plus ou moins poétiques et plus ou moins opérants, afin de circonscrire la limite de l'infranchissable. Les uns sont donc les non-soi des autres. Les soi-disant soignants, c'est-à-dire les captivés par la folie, sont réduits par les délirants à n'être que des réceptacles, des lieux où l'insensé peut enfin trouver refuge. Ils sont donc liés les uns aux autres, soumis au tragique de la même question sans cesse mise en scène : qu'est-ce qui peut garantir la coupure et par là séparer du néant ?

La question se pose une fois de plus : qu'en est-il de l'évolution de la représentation du délire chez les soignants en psychiatrie ? Autrement dit, comment les soignants se débrouillent-ils imaginairement de la folie ?

Un constat peu engageant

"Les soignants!" Cette formule est déjà en elle-même un ramassis d'images, collées les unes aux autres, de professionnels spécialisés dans la maladie mentale et dont la spécificité serait la non-distinction ou le discours unique. Il est vrai que le discours de la grande institution de la Santé Mentale vise à resserrer de plus en plus étroitement le cordon sanitaire et social autour d'une catégorie d'individus rebelles à toute forme d'intégration normative. Toute une cohorte de lieux de soins, de vie, de jour, de "à domicile", d'intra, d'extra... tente avec tellement d'espoir d'insérer le fou et d'éradiquer enfin le délire, qui ne cesse quant à lui de parler du point de nouage de la raison et que les non-fous s'acharnent eux à refouler. Il n'est pas question ici d'orienter le questionnement sur un versant sociologique. Foucault



dans son *"Histoire critique"* a ouvert la voie de façon décisive pour démontrer comment le social construit collectivement l'image de la folie. La médecine, s'étant emparée de la

question pourtant dévolue depuis de si nombreuses années au jugement divin, il en est fini d'une folie qui de Dieu ou de la Vérité, de la prophétie ou du mystère, réclame de droit un public et des réponses.

L'hystérie ayant offert à la curiosité de la médecine les symptômes que la faculté devait tenir pour vrais ou simulacres, il est devenu évident pour la société occidentale que la santé mentale doit trouver son salut dans les recherches pharmacologiques. Néanmoins quelques irréductibles continuent de penser que les affaires humaines, même les plus déréglées, doivent par la parole trouver à se symboliser.

Dans ce questionnement sur le mode spéculaire, quelle est l'évolution de l'image de l'autre qui n'est surtout pas soi ? Le monde de la psychiatrie prend néanmoins acte de ce que le délire se déroule selon une certaine histoire dans l'Occident, et qu'il est en quelque sorte l'emblème d'une parole qui doit nécessairement à chaque époque trouver le resserrement

Curiosité

« Près d'un pub où je m'abreuve, je remarque un lampadaire étrange

Une chouette morte a été placée à l'intérieur du globe en guise de lampe

Le Blyst souffle sur Glasgow
Le soleil est absent »

Caroline Mc Donald (1975)

symbolique qui lui permettra de fonder son humanité. La raison n'est pas gagnée d'avance, elle se construit grâce aux références avec lesquelles elle peut faire bon ménage : politiques, philosophies, religions, sciences. La politique de santé mentale réduit au classement et à la gestion fonctionnaire le traitement de la folie. La psychiatrie, soumise aux



injonctions de l'administration réglementaire et statisticienne, préoccupée presque exclusivement de légitimer son existence, coche laborieusement les cases des formulaires qui seront traités dans les laboratoires de la socio-modernité ambiante. Le constat n'est pas très engageant.

Le spectacle de la parole délirante

Mais examinons ce qui dans la clinique permet à la parole délirante de se dire. Les infirmiers sont déjà là devant une lourde tâche, et il est notable que ces vingt dernières années de formation et de questionnement ont permis à ceux-ci d'endosser et d'organiser le cadre de cette parole si singulière qui s'énonce sans prévenir : à la toilette, au déjeuner, dans la demande de médicaments, dans la revendication, le silence hostile voire le déchaînement des vociférations.

Dans les services, nous voyons donc fleurir de plus en plus de lieux d'écoute, de groupes de

Sang

« Dans l'île Saint-Louis,
le secrétaire de X envoie
des invitations pour une partie
de chasse à la campagne

Un jeune couple assistera au
déjeuner, offert à Rarray, demeure
où fut tourné par Cocteau
"La Belle et la Bête"

Ils sont entrés depuis peu,
quand, tout à coup, la jeune femme
baisse les yeux et les pose sur
le tapis de sang

Folle de terreur, elle sent le rouge
envahir sa tête et se précipite
dehors

Trop tard

Elle est morte »

Caroline Mc Donald (1975)

paroles, de psychodrames, d'ateliers collectifs où en effet la parole s'entremêle, se groupe, se colle, se dilue, s'empoigne. La multiplication de ce traitement de la parole collective a sans doute pour effet d'entretenir un certain rapport, flou, à la psychose. Une curieuse maladie de l'âme offerte au pouvoir médical, à la prescription pharmaceutique et à la pratique infirmière, qui a pour objectif de faire passer du privé à la petite collectivité des services la parole délirante. La tâche est louable et participe aux techniques de l'éducation et de la socialisation dignes des pédagogues les plus progressistes. Dans les services de la santé mentale, le délire devient, à travers ces pratiques de groupes et d'ateliers, une sorte de mise en images où les uns et les autres contemplent ce qui serait du comme eux ou du différent. La parole délirante devient un spectacle où les petits propos du quotidien voisinent avec les idées folles du grand (dés)ordre du monde. Que faire de cette parole collective, en puissance toujours de faire du grand public universel le destinataire éternel qui, dans l'écho vide de son silence, réfléchit la déraison à celui, ou à ceux, on ne sait plus qui, l'aurait énoncé.

Comment est-ce possible dans ces lieux d'éprouver le vif d'un délire, parce qu'il serait, au lieu du transfert, logé enfin à une certaine

adresse, l'adresse d'untel, infirmier de son état, ou d'une telle, assistante sociale ou psychologue ? Chacun son rayon et sa technique me direz-vous ! Certes, mais comment chacun, de sa place, peut-il accueillir et écouter ce que le délire tente d'inscrire de singulier du bateau flottant de l'histoire de chaque patient ?

En posant la question sur la représentation du délire, les professionnels s'interrogent sur leur propre image. Évolue-t-elle ? Sans doute. Du maton de prison à l'adjoint zélé de la médecine, de l'éducateur médico-social à la bonne nourrice ou au psy inspiré, toutes ces images n'ont qu'un effet : dégrader la fonction. Ce n'est pas dans l'image que pourront se mesurer les avancées techniques de ces professions, car les images sont remplies de timides mais insistantes demandes de reconnaissance.

La libre parole, les lieux ouverts, les séjours de plus en plus courts sont-ils compatibles avec la psychose ? La psychose qui ne trouve plus asile que dans les structures dont l'accueil est de plus en plus morcelé et ponctuel. Comme si la psychiatrie voulait mettre hors d'elle et se tenir hors d'atteinte de la folie dite chronique. Comme le dit si bien Jean Oury, dans "Libération" du 27 juin 1998 : « La mode des séjours courts, c'est criminel. La schizophrénie, c'est une maladie chronique. La vie c'est chronique. Ce n'est pas parce que l'on fait sortir quelqu'un qu'il est guéri. Il y a des malades qui ont disparu physiquement, je dis bien physiquement, car ils ne peuvent aller nulle part. »

Avec la suppression du diplôme d'infirmier psychiatrique, allons-nous vers une psychiatrie qui dénie la psychose ; la psychose en tant que la déraison radicale de la logique humaine de la filiation ?

Il semble en effet, à l'allure où l'on va, que la représentation de la folie et de son délire sera de plus en plus soumise à l'évaluation et aux critères ministériels, plutôt qu'à ceux des cliniciens plus proches de Sophocle que de l'organisation hygiéniste du social ; c'est-à-dire ceux qui, dans leur rapport à l'autre, trouvent l'appui fondamental qui leur permet d'entendre chez le patient délirant ce qui pourrait éventuellement faire figure de métaphore, et ainsi le mettre un peu à l'écart, voire à l'abri de sa folle raison.

Jocelyne Bernard, psychologue et psychanalyste,
direction générale des affaires sanitaires et sociales du Val-d'Oise